

Le Monde Théâtre : ces « presque rien » qui font la vie

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini font du « Désert rouge », d'Antonioni, la trame noire de leur spectacle.

Que ceux qui n'avouèrent jamais avoir douté d'eux lèvent la main. Et filent séance tenante au Théâtre de la Bastille. *Quasi niente* est fait pour eux. Ils y découvriront ce qui se cache sous le tapis d'une réalité moins souriante qu'il n'y paraît. La conviction de n'être rien, ou presque rien, voilà l'essence de cette représentation. Ce sentiment n'est pas contagieux. Le confesser n'implique pas de s'anéantir et en prendre acte réactive cette valeur peu prisée qu'on appelle l'empathie.

Sur le plateau chichement investi d'une commode de bois clair, d'un fauteuil de skaï rouge, de trois chaises en plastique, d'une armoire désossée et d'un tulle gris, il n'est pas donc question de faire comme si tout allait pour le mieux dans un monde parfait. Bienvenue chez les antihéros du XXI^e siècle. Ils ont de 30 à 60 ans. La sensation de la défaite, le chagrin et la mélancolie n'épargnent aucun âge de la vie. Les cinq individus en place sur ce pauvre plateau ne sont pas à la mode dans le paysage actuel qui préfère les vainqueurs aux perdants. Pourtant, leur monde intérieur n'a rien d'un vide abyssal. Ce serait même plutôt l'inverse.

Leurs spectacles ne se préoccupent que de l'humain. Pour cette raison, les acteurs y sont très attachants

On connaît depuis 2015, date de leur apparition en France au Théâtre national de la Colline, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini. Ces artistes italiens n'enveloppent pas de paillettes les malaises des sociétés modernes. S'ils font du théâtre, c'est pour libérer les taiseux du mutisme et donner un corps à ceux que laisse sur le carreau un libéralisme arrogant et prônant la feinte décontraction, même au plus fort de la dépression. Leurs spectacles se passent du ronflant des discours et font l'économie de décors tapageurs. Ils ne se préoccupent que de l'humain. Pour cette raison, les acteurs y sont très attachants.

Quasi niente est une tribune dédiée à ceux pour qui rien ne va de soi. Le bonheur, l'inscription sereine dans le flux du quotidien, la relation à l'autre : que se passe-t-il quand tout en nous s'effrite ? En toile de fond plane l'ombre du film d'Antonioni *Le Désert rouge* (1964). Référence du cinéma de la Nouvelle Vague, il est la trame qui obsède les protagonistes. Avec lui surgit par intermittences la figure hagarde de Giuliana, une bourgeoise qui erre dans la plaine du Pô et se débat pour y voir clair. Incarnée à l'écran par Monica Vitti, cette femme à la dérive ne sait plus comment accorder son pas à la marche du réel : « *Il y a quelque chose d'épouvantable dans la réalité et je ne sais pas ce que c'est.* » Les mots prononcés par l'actrice sont cités textuellement par l'un des comédiens, mais chacun pourrait les reprendre à son compte.

Confidences tristes qui font rire

Qu'est-ce que la réalité ? Ce qu'on nous donne à voir ou ce qui se dissimule derrière ce qu'on nous donne à voir ? Le spectacle, finement tricoté par les interprètes, lève le voile sur l'apparence. Plutôt que d'aller de la surface trompeuse vers le noyau obscur où loge la vérité, il part de ce noyau pour revenir vers la surface. Deux hommes, trois femmes nous racontent par petites touches pourquoi ils boitent, vacillent et sombrent. C'est « presque rien » (*quasi niente*). Ça prend la forme de confidences tristes qui font rire, de chansons douloureuses, d'un geste de danse qui avorte, de détails insignifiants et de souvenirs d'enfance obsédants. Autant de petites molécules insolubles qui font de nous des êtres vivants.

La représentation s'achève par la mue du décor. De pauvre, gris et nu, il se métamorphose en foyer chaleureux, avec photos de famille, livres entrouverts, plaid moelleux et tapis coloré. On dirait une image d'Epinal qui raconterait un monde parfait. Sauf que les acteurs ont disparu derrière le tulle opaque. Et que personne ne vit dans un monde parfait.



«Quasi niente», trois visages d'un même spleen

Les metteurs en scène italiens Daria Deflorian et Antonio Tagliarini montrent l'héroïne dépressive du «Désert rouge» d'Antonioni à divers âges de sa vie, incarnés par trois comédiennes.

Tour à tour, les actrices s'emparent du personnage joué par Monica Vitti dans le film de Michelangelo Antonioni, sorti en 1964. Photo Claudia Pajewski

On peut avoir tout oublié d'un film mais se souvenir de la distance entre les personnages et être resté sensible à la chorégraphie de leurs déplacements comme à leur élégance. On peut être incapable de narrer son histoire, ne plus du tout savoir de quoi il retourne, mais avoir gardé trace de ce qui ne se laisse pas nommer. Le *Quasi niente* (presque rien) des Italiens Daria Deflorian et Antonio Tagliarini s'inspire ainsi de la substance du film *le Désert rouge* de Michelangelo Antonioni pour une libre adaptation sur un fil. Il n'y a pas de Monica Vitti ici, mais trois femmes de générations différentes - la même à plusieurs âges de sa vie, sans que cela ne soit appuyé ou franchement énoncé - qui évoquent l'actrice et son rôle, se projettent en elles, et tentent de dire leur difficulté d'être.

Drôlerie

Les deux hommes sont au second plan, plus inconsistants même quand rien ne leur interdit de prendre le plateau. Est-ce dû à la puissance des trois comédiennes - Francesca Cuttica, Monica Piseddu, Daria Deflorian - ou à une intention ? On se souvient alors que l'un des derniers films d'Antonioni, qui aurait pu être le titre générique d'une partie de son œuvre, s'appelle *Identification d'une femme*.

Un rectangle gris en tulle tamise les silhouettes lorsque les cinq acteurs apparaissent sur le fond du plateau un à un, tandis que les spectateurs s'installent. Puis, vite, sur le devant, un fauteuil en cuir rouge, trouvé dans la rue. Le genre de meuble qui vous suit toute une vie, de déménagement en déménagement. Une armoire sans porte. Une commode à multiples tiroirs. Un minuscule transistor à l'avant-scène d'où émerge une ritournelle basse. Voilà pour le décor, qui suffit à donner les couleurs d'une existence quand tout le reste a été balancé.

La sexagénaire (Daria Deflorian, qui cosigne la mise en scène) se lance. Elle n'a pas les mots, elle ne les a jamais eus, ils s'arrêtent derrière ses lèvres. Elle n'a jamais pris place dans sa propre vie. Mais elle a ce fauteuil, sur lequel elle vient s'asseoir. Le talent de l'actrice est d'insuffler de la vitalité et de la drôlerie à des propos qui pourraient mourir d'atonie. Cependant, pourquoi devrait-on sauter de joie lorsqu'à chaque réveil on se demande s'il vaut mieux commencer par s'étirer ou chauffer un verre d'eau tiède conseillé par le médecin ? «*Les gens pensent que la gymnastique règle tous les problèmes. "Ça ne va pas ? Fais un peu d'exercice. Achète-toi au moins un petit tapis." Avant, on pensait que c'était le sexe qui réglait tous les problèmes.*» Rire de la salle dont le public s'adonne sans doute à cette croyance. La cadette s'avance et lui demande frontalement si elle peut prendre sa place. C'est le rôle des cadettes, même lorsqu'elles sont une partie de soi, à la manière d'une poupée russe.

Souplesse

Ce qui frappe est l'écoute active des partenaires immobiles, constamment sur le plateau, leur ultraprésence discrète. La solitude est peuplée et la non-communication, un genre de leurre. Finalement, on est toujours écouté. Il y a de la délicatesse dans les teintes des costumes qui déclinent l'automne de chaque vie, et dans la synchronisation des gestes qui ne miment pas le réalisme mais la souplesse d'un pas de danse. Parfois, les paroles de la plus jeune mutent en chanson dans une transition si imperceptible qu'on ne s'en aperçoit d'abord pas. Du play-back ? Erreur. Les musiciens qui l'accompagnent sont en coulisse, et c'est bien l'actrice Francesca Cuttica qui chante ici et maintenant, dans ce spectacle, ode au non-virtuel, bien que nombre de fantômes surgissent.

<https://blogs.mediapart.fr/>

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, ce n'est pas rien

Travaillant ensemble depuis dix ans, les Italiens Daria Deflorian et Antonio Tagliarini fraient une voie où le théâtre avance sur un étroit sentier au bord du précipice de la vie et inversement. La preuve par « Quasi niente », un presque rien qui est tout.

« Comme tout serait facile si on était dans un théâtre avec une trame, une de ces trames qui portent l'histoire », dit la Quadragénaire en regardant le public du théâtre, présentement celui du Théâtre de la Bastille. Tout le travail de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini qui ont élaboré et signent *Quasi niente* (Presque rien) est fondé sur cette façon de biaiser avec le théâtre tout en baisant avec lui.

Génération et miroir

Pas de pièce avec scènes et actes, pas d'intrigue, pas d'histoires qui finissent bien ou mal, pas de personnages à part entière, pas de témoignages bruts de décoffrage, pas d'émigrés, de sans-papiers, de SDF, d'ouvrières et ouvriers ayant perdu leur emploi venus en chair et en os sur scène raconter leur lutte, pas de théâtre militant, postmoderne ou prétendument documentaire, pas de théâtre participatif. Rien de tout cela. Du théâtre dans le plus simple appareil qui soit, comme à l'état naissant. Les uns sont devant dans la lumière, sur une scène ; les autres, dans l'ombre, les regardent comme au premier jour. Une façon de jouer sans jouer tout en jouant et en s'en jouant. Un brouillage infime entre la vie et le jeu (le jeu de la vie et la vie du jeu aussi bien) sous la haute présidence dramaturgique de l'intime et des petits riens de la vie. Parler d'un(e) autre comme parler de soi et inversement, être sur un plateau devant un public comme on est face à un miroir. C'est tout cela qui irrigue *Quasi niente* plus encore que dans leurs précédents spectacles.

On se souvient que Flaubert voulait faire un livre sur rien. Le spectacle des deux italiens, inséparables depuis une dizaine d'années, n'est pas un spectacle sur presque rien, mais une approche des presque riens de nos vies à travers cinq moments de l'existence (à chaque actrice et acteur le sien). Par ordre d'apparition : La Quadragénaire, La Sexagénaire, La Trentenaire, Le Quinquagénaire, Le Quadragénaire. Trois femmes, deux hommes. Un ensemble probablement représentatif du public qui vient voir les spectacles de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini en Italie ou en France. Chacun des cinq étant peu ou prou, au-delà de ses traits propres, la *vox populi* de sa génération. Tôt ou tard, chaque spectateur, toutes générations confondues, se retrouve ou se reconnaît dans tel ou tel propos de *Quasi niente*.

« Je n'ai pas les mots »

« Il est même difficile de dire juste ceci... », commence la Quadragénaire, en le disant, justement, comme elle dira : « Je n'ai pas les mots, ne les ai jamais eus », en ayant les mots pour le dire. L'actrice Monica Piseddu accompagne de façon sidérante ce personnage empêché. Chacun d'entre eux recourt à un dérivatif un tant soit peu théâtral. Pour elle, un fauteuil rouge qu'elle dit avoir trouvé et où plusieurs iront s'asseoir comme sur le fauteuil d'un dentiste ou d'un psychothérapeute : pour ouvrir la bouche ou bien y poser une demi-fesse pour fredonner sa vie. La Sexagénaire (Daria Deflorian) a des problèmes de son âge : cholestérol, tension et gym en lieu et place du sexe des décennies précédentes, ceci assorti d'un refuge exutoire dans une parole volubile. Le Quinquagénaire (Antonio Tagliarini) baise des hommes qu'il voudrait plus affectueux et aime faire le pitre devant les autres pour se dire qu'il ne fait pas son âge. La Trentenaire (Francesca Cuttica) botte joliment en touche en préférant chanter des chansons tristes à pleurer de sa composition. Le Quadragénaire (Benno Steinegger) se dit, lui, « le plus antonionien de tous ».

Antonioni est en effet là, en filigrane. Le spectacle est présenté comme étant « librement inspiré du film *Il Deserto rosso* de Michelangelo Antonioni ». A un moment ou à un autre, chacun fait référence au *Désert rouge* où Monica Vitti, troublante et flippée comme jamais, était et reste inoubliable. Les cinq n'évoquent pas les acteurs du film mais leurs personnages : Giuliana, son mari et Corrado, l'homme de passage. Ce film qui rassemble sur scène cinq solitudes a été à la source du spectacle. Il en est le moteur initial mais, au final, il devient, ponctuellement, un élément perturbateur pour le spectateur. Soit ce dernier ne connaît pas le film et il perd le sel de certaines répliques. Soit il s'en souvient et alors les paysages industriels, les fumées, les scènes confinées du film reviennent sous la rétine et ne font pas forcément bon ménage avec ce qui se passe sur la scène. Cependant cette dernière, magnétisme du présent, a heureusement le dernier mot.

Car s'ils leur arrivent de se souvenir du film, c'est nous qu'ils regardent, c'est à nous qu'ils s'adressent. Et, à la fin des fins, on se demande si ce n'est pas de nous qu'ils parlent en parlant d'eux. Enfin presque. « Qu'est-ce que tu me racontes ? Qu'est-ce que je me raconte. » Ce sont les derniers mots de *Quasi Niente*, dits, comme les premiers, par la Quadragénaire.

En reprenant le métro, songeant aux fils qui relient cette aventure à d'autres à venir cette saison sur la scène du Théâtre de la Bastille (prochainement Tiago Rodrigues, David Geselson), je tombe sur une affiche d'une association caritative dont le slogan est : « On a tous un rôle à jouer ». Dans un couloir, je venais de m'attarder sur l'affiche d'une exposition de photos qui vient de commencer au Jeu de paume intitulée : « politique du visible ». Je me suis dit que le spectacle *Quasi niente* faisait, à sa manière, la navette entre ces deux phrases.

Théâtre de la Bastille dans le cadre du Festival d'automne, à 20h, sf les 25 et 26 oct à 21h, dim 28 à 16h, relâche le sam 27, jusqu'au 31 octobre. A la Filature de Mulhouse les 9 et 10 janvier, les 5 et 6 février à la Comédie de Valence, au Théâtre Garonne de Toulouse du 20 au 23 mars 2019.

ÉT VDES

REVUE DE CULTURE CONTEMPORAINE

Quasi niente

(d'après *Il deserto rosso* de Michelangelo Antonioni) - Mise en scène de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini

L'adaptation très libre du *Désert rouge* (1964) d'Antonioni part, nous semble-t-il du moins, de l'idée très originale et passionnante de mettre en scène la question de la « Giulianité » (du nom du personnage principal du film-référence, incarné, on ne peut l'oublier, par Monica Vitti). La *giulianité* pour l'ère post-industrielle, c'est un peu l'équivalent du *bovarysme* du milieu du XIX^{ème} siècle. C'est parce que Giuliana est une figure plus qu'un personnage, qu'elle est distribuée en autant d'avatars anonymes à la façon d'une enquête sociologique : la trentenaire (Francesca Cuttica, qui prend aussi en charge les parties chantées), la sexagénaire (enfin quasi-sexagénaire comme elle dit : Daria Deflorian, co-reponsable du projet), la quadragénaire (Monica Piseddu, qui ouvre le spectacle et semble la plus proche, même physiquement, de la Giuliana du film), le quadragénaire (un homme donc, un peu perdu et trop stylisé : Benno Steinegger) et enfin le quinquagénaire (un autre homme : Antonio Tagliarini, co-reponsable du projet). Le dispositif qui fait fi de toute identification primaire (la distanciation est actée par les allusions au film et à l'actrice principale) mêle ainsi genres et générations pour mieux se départir de l'idée d'une adaptation servile et inutile (le film existe, après tout, et il n'a nul besoin d'un *digest* pour esprit paresseux) ; pour éviter tout psychologisme (la crise de la quarantaine, du couple *etc.*), voire pathologisme (névrose, hystérie, asthénie, dépression *etc.*). Dans une perspective critique donc plus que clinique, le spectacle interroge (avec beaucoup d'esprit du reste, c'est à signaler) la question de l'homme en trop - ou de l'homme en moins c'est tout comme : cette idée d'une aliénation qui est devenue condition, cette idée qu'il n'y a pas seulement à vivre mais bien plus à être un être vivant compétent, plastique et adaptable, sur fond de darwinisme dévoyé. De fait, en scrutant tous ces « presque riens » (les *quasi niente*) de la vie, les figures de Giulina (jeune, mûre, âgée, homme, homo même) font à leurs dépens leur bilan de compétences. Et comme chez Beckett, mais dans un autre registre, plus égotiste bien sûr, on rit avec bienveillance de ces *alter ego* qui se présentent, se croient, se disent, se pensent comme des inadaptés, pourtant bien installés. Le spectacle qui ne cite pas Mark Fisher innocemment montre la part d'auto-suggestion dans cette introspection : on ne naît pas Giuliana, on de le devient, à force de ces petits riens qui instillent le doute, goutte à goutte. Dans ce spectacle, sensible sans sensiblerie, critique sans nostalgie, on n'en a jamais fini de se justifier ; on parle beaucoup mais on ne dit rien tant la parole n'a plus de prise sur ce qui se passe, sur ce qui passe et laisse au bord du chemin ceux qui comme ces multiples figures de la Giuliana cherchent à voir clair, sans ne savoir où regarder, ni comment.

Yvon Le Scanff

Quasi niente, le mal de vivre en majesté

Au Théâtre de la Bastille, le duo italien, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, s'inspire du « Désert rouge » de Michelangelo Antonioni pour construire un subtil ballet d'âmes errantes en proie au mal-être contemporain.

Du « *Désert rouge* » de Michelangelo Antonioni, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini n'ont pas cherché à recoudre la – maigre – trame narrative, à ressouder les fils de la vie de Giuliana, cette femme qui ne trouve ni place, ni sens, dans le monde qui l'entoure. Tout juste ont-ils voulu extraire son âme fêlée pour la réincarner dans les corps de trois femmes et deux hommes d'aujourd'hui, comme autant de trentenaire, quadragénaires, quinquagénaire et sexagénaire représentants de multiples tranches d'âge, mais surtout d'un même mal de vivre contemporain. Dans le film du réalisateur italien, le duo a bien compris que la langueur atmosphérique importait plus que l'histoire de triangle amoureux, pour le moins banale.

Au rythme du « *Domani* » de Franco Fanigliulo, bande son ironiquement guillerette du chef d'œuvre d'Antonioni, qui fait office de fil rouge bien plus que de substrat, c'est toute une marge sociale que les metteurs en scène habitués aux projets torturés – « Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni », « Il Cielo non è un fondale » – font passer de l'ombre à la lumière. Dans une société où l'injonction à la performance est devenue la norme, où chacun est vu comme le seul responsable de sa propre situation et de son propre malheur, où le sport à outrance et le sexe consumériste sont élevés au rang de remèdes miraculeux du moindre mal, les cinq personnages – en sont-ce vraiment ? – se livrent sur un sujet tabou, un gros mot désormais synonyme de faiblesse psychologique, la dépression qui, à des degrés divers, les étroit et les transperce de part en part.

Construite à partir de ce sujet peu abordé sur les plateaux, l'entreprise pourrait être geignarde, tourner à la complainte individuelle, voyeuriste et larmoyante. Elle est, au contraire, intensément humaine, paradoxalement lumineuse. Par des mots simples utilisés pour décrire une réalité complexe, Deflorian et Tagliarini appréhendent avec finesse et sensibilité ce magma noir qui embrume l'esprit et englué le corps, jusqu'à devenir parfois constitutif de soi. Loin de se complaire dans leur situation délicate, les personnages semblent se débattre pour ne pas disparaître. Se confier, danser, prouver son utilité, vouloir tout détruire pour se reconstruire, ailleurs, sont autant de portes de sortie esquissées, sans toujours avoir la force de les emprunter.

Dans une scénographie dépouillée, où quelques fauteuils, une commode et une armoire trônent, tels les vestiges d'une vie ancienne, les cinq comédiens, Monica Piseddu en tête, incarnent avec doigté ces âmes errantes sur le fil, aussi fières que sur le point de sombrer. Enrobés dans l'univers scénique de Gianni Staropoli qui, par un subtil jeu de lumières, leur donne une allure quasi ectoplasmique, en même temps qu'une grâce à l'italienne, ils jouent avec la prestance de ceux qui sont enrichis d'avoir trop vécu. Chez Deflorian et Tagliarini, le « Presque rien » devient un tout, essentiel, ce mince fil qui raccroche à la vie et empêche de s'abîmer dans un gouffre sans fond.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr - 24 octobre 2018